

ÉPILOGUE MEURTRIER

DU MÊME AUTEUR

Aux mêmes éditions

Le Che s'est suicidé
2006
et coll. « Points Policiers », n° 1599

Actionnaire principal
2009
et coll. « Points Policiers », n° 2455
sous le titre « Publicité meurtrière »

L'Empoisonneuse d'Istanbul
2010

Liquidations à la grecque
2012
Prix « Le Point » du polar européen 2013
et coll. « Points Policiers », n° 3123

Le Justicier d'Athènes
2013
et coll. « Points Policiers », n° 3330

Pain, Éducation, Liberté
2014
et coll. « Points Policiers », n° 4068

aux éditions JC Lattès

Journal de la nuit
1988

Une défense béton
2001

Petros Markaris

**ÉPILOGUE
MEURTRIER**

roman

TRADUIT DU GREC
PAR MICHEL VOLKOVITCH

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

CE LIVRE EST ÉDITÉ
PAR ANNE FREYER-MAUTHNER

Titre original : ΤΙΤΑΟΙ ΤΕΛΟΥΣ – Ο ΕΠΙΛΟΓΟΣ

Titli telous – O Epilogos

© original : 2014, Petros Markaris & ΕΚΔΟΣΕΙΣ ΓΑΒΡΙΗΛΙΔΗΣ

Éditions Gabriélidès, Athènes

langue grecque

isbn original : 978-960-576-146-2

© original : 2014, Diogenes Verlag AG, Zürich

sauf pour le grec

ISBN 978-2-02-123459-6

© Novembre 2015, Éditions du Seuil, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Nous appelons Grecs ceux qui ont la même culture que nous, et non le même sang.

Isocrate

À Josephina comme toujours

1

Je la trouve allongée sur le dos dans l'avenue Evelpidon, devant l'entrée du Palais de justice. Elle a les yeux fermés. Une femme, à genoux à côté d'elle, a mis son sac à main sous sa tête et l'évente avec des papiers.

Il est treize heures. Il fait si chaud qu'on respire mal. Des gouttes de sueur luisent sur son front. Je me penche sur elle et chuchote :

– Katérina, tu m'entends ?

– En tout cas, son pouls est régulier, dit la femme.

Peut-être, mais Katérina ne répond pas et n'ouvre pas les yeux. Je sens le trottoir chauffer mes semelles et je crains qu'elle n'attrape des brûlures, mais je n'ose pas la soulever. Un type apporte une bouteille d'eau. Je mouille un mouchoir en papier, lui rafraîchis le front et les joues.

Les coups durs vous tombent dessus comme la grêle : quand on ne les attend pas, disait feu mon père. J'étais en réunion avec Guikas et Gonatas de l'Antiterrorisme quand Stella, la secrétaire de Guikas, nous a interrompus.

– Monsieur le commissaire, Koula vient de m'appeler, elle voudrait que vous descendiez tout de suite. C'est urgent.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Elle n'a pas précisé.

Koula m'attendait dans le couloir.

– La garde du Palais de justice a appelé. Katérina s’est fait agresser devant le bâtiment.

– Où est-elle ?

– Là-bas. J’ai demandé si c’était grave, mais ils n’ont pas su me répondre. Ils font venir une ambulance à tout hasard.

– Dis à Vlassopoulos de trouver vite une voiture.

Le temps que la voiture arrive, j’ai téléphoné à Phanis. J’ai pensé prévenir Adriani, et changé d’avis aussitôt. Il vaut mieux que j’aie vu sur place avant de provoquer un cataclysme, qui si ça se trouve n’aurait pas de raison d’être.

J’entends de loin la sirène de l’ambulance et je serre les dents, Phanis ne va pas tarder.

Je reprends :

– Katérina, tu m’entends ?

– Oui, souffle-t-elle, mais sans ouvrir les yeux.

L’ambulance s’arrête devant l’entrée. Les badauds s’écartent et Phanis descend le premier. Il me jette un bref regard et court vers Katérina. Il s’agenouille près d’elle et lui ouvre un œil. Il lui prend son pouls puis l’interroge :

– Katérina, c’est Phanis. Tu peux me parler ?

– Ils m’ont tabassée, Phanis.

Phanis ferme les yeux et pousse un soupir de soulagement.

Elle répète, « tabassée », et des larmes coulent de ses yeux.

– Eh oui, ça se voit, répond calmement Phanis. Je vais t’emmener à l’hôpital faire des examens. Je sais que tu as mal, mais bientôt tu te sentiras mieux.

Il fait signe aux brancardiers qui allongent Katérina sur la civière et l’emmènent dans l’ambulance.

– C’est grave ? dis-je à Phanis, tout en sachant qu’il est trop tôt pour répondre.

– À première vue, non. Mais pour savoir, il faut faire des radios.

Je remets à plus tard le coup de fil à Adriani et jette un coup d’œil autour de moi. Le spectacle est terminé, les

spectateurs se dispersent. Il reste la femme qui a apporté son aide, les deux gardes de l'entrée, Vlassopoulos et deux immigrés africains. Un peu plus loin, une dame bien en chair, écouteurs aux oreilles, pérore d'une voix stridente.

– Qui êtes-vous ? demande Vlassopoulos aux Africains.

– Clients de Mme Charitou¹, répond l'un.

– Venir ensemble à tribunal, complète l'autre.

J'interviens :

– Vous venez d'où ?

– De Sénégal, dit le premier.

– Il faut venir déposer, dit Vlassopoulos.

L'un des gardes sort des menottes de sa poche arrière et s'approche de l'un des Africains.

– Qu'est-ce que tu fais ? demande Vlassopoulos, interloqué.

– Qui te dit que c'est pas eux qui l'ont cognée ? répond l'autre qui le prend de haut.

– Si c'était le cas, collègue, tu crois qu'ils attendraient qu'on vienne les arrêter ?

Le garde se trouble, cherche en vain une réponse et remet les menottes dans sa poche. Son acolyte, lui, veut faire le malin.

– Si tu v eux m on a vis, i ls r estent l à p our j ouer l es innocents.

– C'est pas eux qui l'ont tabassée, c'est tes petits copains de l'Aube dorée ! s'écrie soudain la femme secourable. Je les ai vus de mes yeux !

1. En grec, les noms propres se déclinent. Le nom de famille d'une femme est celui de son père ou de son mari mis au génitif. On est « fille de » ou « épouse de ». Ex. M. Charitos et Mme Charitou ; M. Makridis et Mme Makridi.

L'alternance entre vouvoiement et tutoiement est très fréquente chez les Grecs. La traduction suit en cela fidèlement le texte original.

– Qu'est-ce que tu as dit ? réplique le premier garde en marchant vers elle, menaçant.

Je leur crie :

– Arrêtez, ce n'est pas le moment de se battre !

Le garde s'arrête.

– Qu'avez-vous vu ? dis-je à la femme.

– J'attendais mon avocat devant l'entrée. La jeune femme est sortie avec ses clients. Soudain, deux jeunes types en noir ont surgi de nulle part sur un scooter. Ils sont montés sur le trottoir, l'un d'eux a mis pied à terre, a sauté sur la jeune femme et s'est mis à la frapper avec un poing américain. Les deux Africains ont voulu l'en empêcher, mais l'autre sur le scooter leur a crié : « Si vous bougez on vous bute, sales négros ! » Quand la jeune femme est tombée, le facho l'a laissée, est remonté à scooter et ils ont disparu entre les voitures.

Vlassopoulos demande aux gardes :

– Et vous, vous n'avez rien remarqué ?

– Nous, on faisait notre boulot. Et même si on avait vu du monde, ça nous aurait pas surpris, y a toujours du monde à l'entrée.

– On n'a même pas entendu des cris, ajoute le second.

– Ça, c'est vrai, confirme la femme. Je n'ai pas crié moi non plus, j'avais peur qu'ils me tombent dessus.

– Vous avez noté le numéro du scooter ? lui dis-je.

– De là où j'étais je ne le voyais pas. Ensuite ils ont filé comme l'éclair.

Vlassopoulos va interroger la dame aux écouteurs.

– Moi, je n'ai rien vu, je suis arrivée après.

Et elle ajoute :

– La malheureuse, elle avait besoin de prendre des clients noirs ? Elle n'a pas assez à faire avec les nôtres ?

Je ne sais pas ce qu'elle écoute, mais elle devrait changer de station.

Les deux Africains non plus n'ont pas noté le numéro.

– Nous regarder Katérina, disent -ils.

– Vous deux, vous me ferez un rapport écrit, dis -je aux gardes.

Puis je me tourne vers les trois autres.

– Et vous, suivez le commissaire adjoint à la direction de la Sûreté pour faire votre déposition.

– Je pourrais la faire demain ? demande la femme. Si mon procès est reporté, il faudra que j'attende six mois, et encore, si j'ai de la chance.

Vlassopoulos prend ses coordonnées et lui dit de se présenter à la Sûreté le lendemain. Les deux Africains montent avec lui dans la voiture de patrouille.

– Vous venez, commissaire ? demande -t-il.

– Non, je vais passer à l'hôpital.

Avant de partir, je trouve un coin tranquille et j'appelle Adriani. Je lui décris la situation de la façon la plus indolore possible.

– À première vue, rien d'inquiétant.

– Où est-elle ?

– Phanis l'a emmenée faire des examens à toutes fins utiles.

Je ne mentionne pas l'ambulance.

– Il n'y a pas de policiers au tribunal ? demande -t-elle.

– Si, mais l'agression a eu lieu dehors, sur le trottoir.

– Je vais à l'Hôpital général.

– D'accord, on se retrouve là-bas, dis-je, et j'arrête un taxi.

Deux questions me tourmentent pendant tout le trajet.

D'abord, comment ces nervis savaient-ils que Katérina serait au tribunal ce jour-là ? L'explication la plus simple : ils la filaient et ont compris dès qu'ils l'ont vue entrer dans l'avenue Evelpidon. L'autre, plus complexe, est qu'ils ont des hommes à eux dans la place, qui les ont prévenus. Je

préfère la première version, la plus logique et la moins douloureuse.

Deuxième question : Où se trouvaient les « gardes du corps » de Katérina ? Elle recevait des menaces de l'Aube dorée depuis des mois, en raison de ses liens avec des immigrés. Zissis lui avait envoyé quelques petits vieux du refuge pour sans-abri où il travaille bénévolement, pensant que l'Aube dorée n'oserait pas se mettre tout le monde à dos en s'attaquant à des personnes âgées. Ce jour-là, les vieux ne l'accompagnaient pas. Pourquoi ? Seule Katérina pourra nous le dire, quand elle sera en mesure de parler.

– Comment vois-tu la situation, mon vieux ? me demande le taxi.

– Comme toi tu la vois.

Je réponds sèchement, souhaitant éviter les discussions de Café du commerce, qui ont maintenant déménagé dans les taxis, sans café à boire.

– On coule à pic, mon vieux, insiste l'homme. Bientôt, vous serez des poissons et nous des sous-marins pour vous emmener au fond du golfe Saronique.

2

Phanis a emmené Katérina en cardiologie pour être tout près d'elle. Il lui a même trouvé une chambre individuelle. Dans le couloir, je rejoins Adriani, Mania, l'associée de Katérina, et Uli son amoureux qui discutent, mais la chambre est vide.

Adriani répond à mon regard :

– Ils lui font une tomographie. Ensuite ce sera peut-être une IRM. On attend.

Je jette l'ancre moi aussi dans le port de l'angoisse, mais si je prévoyais une attente silencieuse et recueillie, je me suis fourré le doigt dans l'œil.

– Dis-moi, attaque Adriani, il y a des policiers dans ce pays ?

Je m'efforce de garder mon calme, car j'ai les nerfs en corde de violon.

– Elle s'est fait agresser *devant* le Palais de justice, dis-je. Si elle avait été dedans, ils seraient intervenus. La police ne peut pas garder aussi les trottoirs.

– Tu veux excuser tes collègues. Je te comprends, mais la vraie raison est ailleurs. Ils l'ont vue sortir avec les deux Noirs, et quand elle s'est fait attaquer, ils ont dit « bravo, bien fait » et l'ont laissée tomber. Vous en êtes là.

Je prends là un bon coup sur la tête, sachant qu'elle n'a peut-être pas tort.

– C’est toujours la faute de la police, dis –je. Si deux locataires s’engueulent dans un immeuble, c’est la faute de la police qui n’est pas accourue pour les séparer.

Mania prend Adriani par le bras, l’entraîne à l’écart et lui parle à voix basse. Quelle chance, me dis –je, que Katérina ait retrouvé Mania par hasard ! Mania l’a soutenue lorsque Zissis l’a dissuadée de s’exiler. Mania l’a poussée à ouvrir ce bureau et trouver ainsi un débouché professionnel. Maintenant, elle va sûrement la reconforter : cette excellente psychologue sait ce qu’il faut faire. L’important, c’est que Katérina ne soit pas gravement touchée.

J’appelle Zissis au refuge pour l’informer. Il m’écoute sans m’interrompre et me demande à la fin d’une voix qui sort au forceps :

– C’est grave ?

– On ne sait pas encore. On lui fait une IRM.

– Bon, je viens.

– Avant que tu viennes, une question. Les gardes du corps que tu lui as trouvés n’étaient pas avec elle. Tu sais pourquoi ?

– Je les ai vus ici, je leur ai demandé pourquoi ils n’étaient pas avec elle et ils m’ont dit qu’aujourd’hui elle n’avait pas besoin d’eux. Comme ça se produit souvent, je ne me suis pas inquiété.

Ça se produit souvent, et pourtant quelque chose ne colle pas. D’habitude, Katérina n’a pas recours à eux quand elle travaille à son bureau. Mais elle ne pouvait pas ne pas savoir qu’aujourd’hui elle allait au tribunal. Pourquoi donc leur a-t-elle dit qu’elle n’avait pas besoin d’eux ?

L’arrivée dans le couloir de Katérina sur une civière coupe court à cette pensée qui me tourmente. Phanis marche à côté d’elle en lui tenant la main. Elle a les yeux ouverts, nous regarde et sourit faiblement.

Je fais un pas dans sa direction, mais Adriani me devance en se ruant vers elle.

– Ma petite fille, comment te sens -tu ?

Elle est sur le point de la prendre dans ses bras, mais Phanis lui coupe son élan.

– Patience, madame Adriani, il faut d’abord l’installer dans la chambre. Elle va bien.

À voir sa tête, je comprends qu’il nous dit la vérité. Les brancardiers installent Katérina sur le lit. Adriani tente un deuxième assaut, dans la chambre cette fois, mais Phanis la retient de nouveau.

– Pas tous en même temps. Katérina est en état de choc et il lui faut du calme.

Il se tourne vers Mania :

– Toi d’abord.

– Je suis sa mère, Phanis ! proteste Adriani indignée.

– Je sais. Mania ne va pas te remplacer. Mais Katérina n’a pas encore ouvert la bouche, or il faut qu’elle parle. Ce sera plus facile avec une psychologue.

Phanis entre dans la chambre avec Mania et referme la porte.

– Elle se confiera plus facilement à Mania qu’à sa mère ? s’étonne Adriani.

L’annonce que Katérina n’a rien de grave me tranquillise et j’attends patiemment le moment de m’entretenir avec elle. Je vais vers Adriani et la prends par le bras.

– Elle n’a rien de grave, c’est ça qui compte, lui dis -je. Nous aurons le temps de la voir quand elle ira mieux.

– Je suis sa mère et je me sens déchirée quand je la vois sur une civière. Mon gendre ne peut pas m’interdire de parler à ma fille !

Heureusement, je n’ai pas besoin de la consoler : Phanis sort de la chambre et vient vers nous.

– Les blessures sont superficielles, dit -il. Une petite

commotion, mais aucun choc sur le crâne, des contusions surtout sur le dos et les côtes, c'est tout. Elle souffre, bien sûr, mais ça va passer. Nous allons la garder ce soir en observation et demain elle pourra rentrer chez nous.

Il se tourne vers Adriani.

– Le problème, c'est qu'à la suite du choc elle ne veut pas parler. C'est pourquoi j'ai voulu que Mania passe la première. Je ne l'ai pas fait pour te blesser, conclut -il, toujours aussi calme.

Adriani fond en larmes et tombe dans ses bras.

– Allons, ne t'en fais pas, dit -il. Elle n'a rien de grave, je t'assure.

Adriani, toujours collée à lui, sanglote.

Là-dessus, Zisis fait son entrée. Voyant Adriani pleurer dans les bras de Phanis, il reste pétrifié.

– Ne t'inquiète pas, lui dis -je. C'est l'émotion, tout va bien.

Comme si elle suivait mes instructions, Adriani cesse de pleurer, s'écarte de Phanis et essuie ses yeux avec ses doigts.

– Ce n'est rien, Lambros, dit-elle à Zisis. Je me sens mieux.

– Comment cela s'est -il passé ? me demande -t-il.

Je lui rapporte ce que j'ai appris des témoins oculaires.

Uli s'est rapproché pour en savoir plus. Depuis deux ans qu'il vit en Grèce avec Mania, il connaît suffisamment le grec pour tout comprendre et s'exprimer tant bien que mal. Il commente :

– Les néonazis allemands tapent les Turcs, les Pakistais, les Grecs... mais pas les Allemands. Les néonazis grecs tapent les Grecs. Vous faites tout de travers.

Depuis que j'ai vu Katérina étendue sur le trottoir, je cherchais désespérément quelqu'un sur qui me passer les nerfs, et voilà que j'ai trouvé.

– Tu t'es très bien adapté à la Grèce, mais tu gardes

encore ton côté allemand, dis -je, furieux. Dis -moi où les néonazis allemands font leurs séminaires, qu'on leur envoie les nôtres en stage.

Zissis me prend par le bras pour me calmer.

– Laisse. Les Allemands ne comprennent pas nos efforts de modernisation.

– Quels efforts ? dis-je, étonné.

– Nos ordures de fachos, avant, on les appelait « evzones allemands ». Maintenant, c'est des « néonazis ». C'est une modernisation à la grecque, et les Allemands ne la comprennent pas.

La porte de Katérina s'ouvre et Mania sort de la chambre. Nous nous précipitons.

– Madame Adriani, allez la voir, mais sans pleurer ni crier. Elle a besoin de calme.

Adriani une fois entrée, elle se tourne vers nous.

– Phanis vous a donné les bonnes nouvelles, dit -elle.

– Il y en a de mauvaises ? demande Phanis inquiet.

– Non, mais il lui faudra du temps pour surmonter le choc. C'est une chose de savoir qu'on risque une agression, se faire agresser en est une autre. À cela s'ajoute qu'il y avait du monde autour d'elle, mais que personne n'est intervenu. Cela aussi lui a fait mal.

– Elle rentrera demain chez nous. Adriani va s'occuper d'elle pendant quelques jours et ça ira mieux.

– Elle reprendra le travail le plus tôt possible, répond Mania, catégorique. Elle doit se convaincre que ce n'était là qu'un accident sans conséquences. Si elle reste chez elle à ruminer, ce sera pire. Au bureau, d'ailleurs, je serai là pour la soutenir.

Une infirmière poussant un chariot entre dans la chambre et fait sortir Adriani.

– Elle a l'air bien, me dit -elle, soulagée. D'accord, elle pleure, mais ce n'est pas grave. Quand on pleure, ça soulage.

Son analyse psychologique semble destinée à contrer Mania.

– Va la voir, me dit -elle.

Je fais signe à Zissis de m'accompagner, sachant que Katérina sera heureuse de sa présence. Je m'approche d'elle et prends sa main posée sur le drap, tandis que de l'autre main je lui caresse les cheveux. Zissis se tient discrètement près de la porte.

– Personne, papa, murmure-t-elle. Ils l'ont vu me frapper avec un poing américain et personne n'a rien fait ! Tous ces gens... C'était si facile pour eux de l'arrêter.

Et elle se met à pleurer.

– Il y a des gens d'un côté et des gens de l'autre, dit Zissis depuis la porte. Et au milieu les neutres, qui ne veulent pas d'ennuis. Ceux -là sont majoritaires, Katérina.

– Ma petite fille, dis -moi. Pourquoi n'avais -tu pas tes gardes du corps ?

Tout en parlant, je maudis le flic en moi qui ne peut pas se retenir, même si cela n'a plus aucune importance.

– Les prendre avec moi ? Ils seraient tombés raides, avec cette chaleur.

– Tu leur aurais acheté une bouteille d'eau et ils se seraient mis à l'ombre, dit Zissis. À partir de demain ils te suivront partout.

– Ils te frappaient comme ça, oncle Lambros ? demande Katérina.

– Comme j'ai passé la moitié de ma vie à prendre des coups, voilà ce que je peux te dire : continue de faire ce en quoi tu crois et dis -leur « non, bande de connards, vous n'y arriverez pas ». Mais il y a une chose à éviter.

– Laquelle ?

– Ne laisse pas la haine te dominer. La conviction d'accomplir ce qui est juste t'aidera. La haine, elle, te détourne du droit chemin.